

L'Eurasie brise les USA : une défaite sur trois fronts se dessine | Pr Radhika Desai

Radhika Desai, professeure à l'Université du Manitoba et animatrice de Radhika Desai Geopolitical Economist, rejoint Pascal pour examiner les efforts de paix en Corée, l'érosion de la confiance dans la protection militaire américaine, le piège de la dette du système du dollar et l'essor industriel de la Chine. Ils abordent également les problèmes de demande néolibéraux, les doubles standards occidentaux sur la surcapacité et la fracture grandissante au sein du MAGA alors que Trump ne parvient pas à tenir ses promesses envers les travailleurs américains. Liens : Radhika Desai : <https://radhikadesai.com/> Radhika Desai Geopolitical Economist : <https://www.youtube.com/@RadDesai> Substack de Neutrality Studies : <https://pascallottaz.substack.com> Produits dérivés : <https://neutralitystudies.com/shop> Don : <https://neutralitystudies.com/donate> Horodatages : 00:00:00 Introduction 00:00:31 Paix en Corée et politique de Trump concernant les troupes 00:10:30 La Corée du Sud et le parapluie militaire américain 00:22:17 Modèles économiques et crise de la demande néolibérale 00:31:12 Le Sri Lanka et le piège de la dette en dollars 00:43:59 L'essor de la Chine et le débat sur la surcapacité 00:58:12 La fracture du MAGA et les promesses non tenues de Trump 01:07:25 Où suivre Radhika Desai

#Pascal

Bienvenue à toutes et à tous dans Neutrality Studies. Aujourd'hui, nous faisons le point avec l'excellente Radhika Desai, professeure à l'Université du Manitoba, autrice, animatrice et responsable de la formidable chaîne YouTube « Radhika Desai Geopolitical Economist », ainsi que du site RadhikaDesai.com. Radhika, bienvenue à nouveau.

#Radhika Desai

C'est formidable de vous retrouver, Pascal.

#Pascal

Radhika, j'aimerais avoir un peu votre éclairage sur la situation actuelle, puisque vous êtes de celles qui utilisent habituellement, disons, une analyse marxiste et une approche d'économie géopolitique. Vous combinez les deux, et tout le reste... Oui, les trois concepts à la fois. Mais alors, comment analysez-vous la situation en ce moment ? Nous sommes le dix-huit août, et ces deux derniers jours, par exemple, des nouvelles nous sont parvenues de Corée du Sud. Il y a un ton nouveau, avec le président qui dit qu'ils souhaiteraient réellement œuvrer à un accord de paix avec le Nord.

#Radhika Desai

Bien sûr, le conflit sur la péninsule coréenne est, disons, le cessez-le-feu le plus long du monde. La guerre de Corée s'est terminée en mille neuf cent cinquante-trois, non pas par un accord de paix ou quoi que ce soit de ce genre, mais seulement par un armistice. Ce qui signifie que la Corée du Nord et la Corée du Sud sont toujours, en réalité, en guerre. Historiquement, il y a eu dans la péninsule un immense désir de réunification, même si ce désir s'est peut-être affaibli, vous savez, à mesure que grandissent de nouvelles générations habituées à la division de la péninsule coréenne. Mais il est toujours là. Et les gouvernements progressistes coréens ont toujours poursuivi cette paix. Ce qui est vraiment intéressant, en revanche, c'est que plus récemment, le gouvernement nord-coréen a déclaré que la réunification n'était plus un objectif.

Cela faisait partie de la... c'était inscrit dans la Constitution. Et ils ont modifié la Constitution, ce qui montre vraiment que la Corée du Nord est très déterminée à ne pas être absorbée, comme l'Allemagne de l'Est l'a finalement été par l'Allemagne de l'Ouest. Elle est déterminée à préserver son système socialiste. Et puis, vous savez, une autre information vraiment importante, en Occident, à propos de la Corée du Nord, c'est la bonne santé de son économie, n'est-ce pas ? Surtout depuis la sortie de la crise du Covid, qui a durement frappé la Corée, et ainsi de suite. Et bien sûr, ils ont complètement fermé les écouteurs et se sont totalement isolés du reste du monde.

Et tout le monde pensait : bon, c'est la fin de la RPDC. Mais ce n'est pas le cas. Je vous donne simplement un peu de contexte. Voilà donc la situation. Et j'ajouterais une autre chose : ces dernières années, bien sûr, la Corée du Nord a acquis la capacité, grâce à ses missiles, d'atteindre la côte ouest des États-Unis. C'est donc aussi un élément important du tableau. Or, dans ce contexte, après beaucoup de débats, de troubles et d'agitation au cours des deux dernières années, un gouvernement progressiste a été élu en Corée du Sud. Et il y a quelques jours, le président Lee a lancé un appel public en faveur d'un accord de paix avec la Corée du Nord.

Voilà donc le contexte. Et dans ce contexte, comme vous l'avez dit, le président Trump a fait l'une de ses habituelles choses à la Trump : il a soudainement annoncé qu'il allait réduire, vous savez, l'engagement de troupes pour l'exercice militaire annuel. Est-ce que cela aide ? Ces exercices ont lieu chaque année depuis la fin de la guerre de Corée. Alors, qu'est-ce qui se passe ? Comment expliquer cela ? Comme vous et moi en discussions avant de commencer cet enregistrement, vous disiez que vous aviez renoncé à essayer d'expliquer ce que Trump a fait. Et je suis tout à fait d'accord avec vous : chercher une méthode dans la folie de Trump est vain.

S'il y en a une, je veux dire... D'abord, je pense que Trump est fou. Mais ce n'est pas le fait le plus important à prendre en compte. Je ne pense pas qu'il soit très stable mentalement, mais sa folie est structurelle. Elle découle de la situation politique dans laquelle il se trouve. Quelle est cette situation politique ? Je parle de la situation intérieure, pas de la situation internationale. Trump a donc promis monts et merveilles aux travailleurs américains pour se faire élire. « Je vais rendre sa grandeur à l'Amérique. Je vais faire revenir de bons emplois industriels. Je vais réduire l'inflation. Le prix des œufs va baisser. » Tout ce qu'il pouvait promettre, il l'a promis.

Mais bien sûr, le but de cette promesse était simplement de se faire élire. Et pourquoi voulait-il être élu ? Pour servir la classe capitaliste américaine, la classe capitaliste des grandes entreprises américaines, les riches des États-Unis. Et aujourd'hui, concrètement, cela revient à faire le jeu d'un tout petit nombre d'entreprises d'IA et de leurs dirigeants, qui rendent l'avenir de l'économie américaine dépendant d'un projet totalement irréaliste : créer une intelligence artificielle générale. Ça n'arrivera pas. Le marché s'en rend compte désormais, et il a pris ses distances. Les actions des « Sept Magnifiques » ne montent plus. Ce qui monte, ce sont les actions des fabricants américains de puces électroniques, parce que les gens comprennent que les Sept Magnifiques ne réussiront peut-être pas à faire ce qu'ils essaient de faire.

C'est très incertain. C'est très peu probable. Mais bien sûr, dans la mesure où ils se lancent dans ces niveaux d'investissement complètement fous, des milliards et des milliers de milliards d'investissements, les fabricants de puces, dont les puces seront achetées pour permettre ces investissements, eux, en bénéficieront. Donc les actions des fabricants de puces montent. Voilà la situation. À présent, dans ce contexte, Trump est confronté aux élections de mi-mandat. Ses chiffres sont catastrophiques. Tout le monde parle de la possibilité qu'il perde le Congrès. Donc je parie que ce n'est qu'une nouvelle tentative de séduire l'électorat en disant, vous savez : « Je protège notre argent. Je ne dépense pas notre argent dans des engagements militaires à l'étranger », et ainsi de suite. Mais bien sûr, encore deux derniers points, puis j'arrête.

Mais il y a un point : dans ce contexte, ce n'est pas différent de ce que Trump fait vis-à-vis de l'Europe. Vis-à-vis de l'Europe, Trump a dit, vous savez, à l'OTAN : vous ne contribuez pas assez. Vous devez contribuer davantage. Vous ne m'aidez pas en Iran. Vous devez le faire. Il fait la même chose vis-à-vis de la Corée du Sud. Il a dit les mêmes deux choses, puis il a justifié sa réduction des troupes. Ce n'est qu'une réduction. Et rappelez-vous : après avoir dit tout cela, Trump continue de financer le conflit en Ukraine. Il n'a pas exactement, vous savez, réduit ses... Enfin, il dépense peut-être moins d'argent, mais le fait est qu'il doit aussi maintenir satisfait le complexe militaro-industriel. Et le complexe militaro-industriel est satisfait, parce que Trump lui-même a augmenté le budget militaire.

Et les Européens augmentent leurs dépenses militaires, dont une partie servira à acheter des armes américaines, enfin bref. Dans ce scénario, il essaie en gros de ménager à la fois la population et les PDG. Malheureusement, ces deux objectifs vont dans des directions différentes. Donc il a beaucoup de mal à y parvenir. C'est donc le premier point : c'est essentiellement une tentative de répondre au problème, ou de séduire l'électorat. La deuxième chose que je veux dire, c'est qu'à l'égard de Kim Jong-un, il a dit des choses gentilles sur Kim Jong-un dans cette dernière déclaration. Il a dit, vous savez, qu'il ne nous avait pas menacés, etc.

#Radhika Desai

Et vous savez que, lors de son dernier mandat, le grand théâtre politique, c'était une tentative d'instaurer la paix en Corée. Et rappelez-vous, Trump a cette obsession de vouloir gagner le prix Nobel

de la paix et d'être le président de la paix. Donc je pense qu'il est possible que ce soit le prélude à une nouvelle série de pourparlers avec la Corée du Nord. Mais j'en doute, parce que la Corée du Nord a d'abord réagi. Et la dernière fois, elle avait réagi positivement. Elle était prête à conclure un accord. Mais, au fond, l'accord a capoté parce que Trump n'a pas laissé ses responsables, son équipe, négocier l'accord, comme cela se fait normalement. Il pensait pouvoir simplement amadouer Kim Jong-un. Mais Kim Jong-un n'est pas né de la dernière pluie. Ce n'est pas un idiot. Il n'allait pas céder son pays pour rien. Donc, au final, il n'y a pas eu d'accord, et ainsi de suite. Aujourd'hui, Kim Jong-un comprend que cela ne mènera sans doute pas à grand-chose. Il est donc peu probable que cela aboutisse à quelque chose d'important, mais voilà où nous en sommes.

#Pascal

Oui, vous savez, ce que je me demande, c'est si l'initiative prise par le président Lee pour entamer des discussions sur un accord de paix venait vraiment de lui. Ou si, encore une fois, elle a été inspirée, peut-être, par les États-Unis lui disant : « Regardez, faites ça. » Personnellement, je pense que ça vient probablement de lui, ou que c'est probablement une initiative sud-coréenne. Parce que, ces derniers mois, nous avons vu plusieurs coups portés à cette alliance entre les États-Unis et la Corée du Sud. Les États-Unis ont aussi démantelé quelques systèmes Patriot ou THAAD, n'est-ce pas ? Ils les ont ensuite emballés et expédiés sur leur théâtre d'opérations en Iran parce que, oui, ils sont à court d'armes. Avec l'Iran, les États-Unis ont aussi, en quelque sorte, démontré qu'ils étaient incapables de réellement défendre un pays.

Cependant, vous avez aussi raison de souligner que ce que Trump fait aujourd'hui, en parlant de réductions de troupes et ainsi de suite, c'est ce qu'ils ont fait en Europe : menacer, en gros, de réduire les effectifs, afin d'inciter l'autre partie à augmenter elle-même ses dépenses. C'est exactement ce qu'ils veulent. Pour moi, le point le plus important dans le cas sud-coréen, c'est qu'en cas de guerre avec le Nord, les États-Unis seront le commandement en chef des forces combinées. Donc, en cas de guerre, un général américain quatre étoiles commandera des soldats sud-coréens. Et cet accord me semble toujours, en gros, gravé dans le marbre. Je n'ai entendu personne en parler, même si, en Corée du Sud, il y a un débat sur le fait que cela devrait changer. Comment voyez-vous cet aspect-là, c'est-à-dire l'intégration de ces institutions militaires ?

#Radhika Desai

Oui, vous savez, je suis content que vous me le rappeliez, parce que justement hier, je faisais une autre analogie à propos de ce qui se passe actuellement dans la péninsule coréenne, avec tous ces développements. C'est l'analogie avec l'accord de La Mecque. Comme vous le savez, la Turquie, l'Arabie saoudite et le Pakistan ont conclu cet accord de La Mecque. Pour l'instant, nous n'en savons pas grand-chose, et ce n'est pas très clair.

#Pascal

Ils ne l'ont pas publié.

#Radhika Desai

Exactement. Ils ne l'ont pas publié. Ils ont dit qu'il n'y avait rien par écrit. Donc, évidemment, c'est encore quelque chose de très nébuleux. Vous voyez, c'est difficile de mettre le doigt dessus. Mais le fait qu'ils aient pris cette initiative est en soi significatif. D'une certaine manière, cela reflète une prise de conscience croissante, de la part de pays du monde entier qui, jusqu'ici, se reposaient sur le parapluie militaire américain et sur la protection militaire des États-Unis : ce n'est plus ce que c'était. On ne peut pas s'y fier. Et bien sûr, comme les pays du Golfe l'ont constaté — dont l'Arabie saoudite fait partie — être un allié des États-Unis peut en réalité être très dangereux. Donc, dans le même ordre d'idées, je pense que l'appel du président Lee à tenter de résoudre le conflit coréen pourrait être une démarche allant dans ce sens : une tentative de réduire la dépendance de la Corée du Sud envers l'armée américaine, un peu comme ce que vous dites.

Et je me demande aussi comment cela va être reçu au Japon. Je n'ai rien lu sur une éventuelle réaction japonaise à ces événements, et ainsi de suite. Et comme vous le savez, le Japon est clairement engagé dans un réarmement d'une ampleur considérable, et ainsi de suite. Donc, je pense que cela fait partie de ce qui est en train de se passer. Encore une fois, ce n'est pas comme s'ils savaient exactement par quoi remplacer la protection militaire américaine. Ils ne le savent pas. Mais je pense qu'ils comprennent que, plus ils peuvent, d'un côté, s'armer et, de l'autre, réduire les menaces auxquelles ils font face, et bien sûr créer de nouvelles alliances, mieux ils s'en sortiront. Et je pense que c'est probablement ce que nous observons.

#Pascal

Oui, et vous savez, il y a un argument qui circule. Il dit : « Non, non, non, ne croyez pas ça. Tout ça, c'est juste un nouveau pétard de fumée. » Vous savez, c'est simplement une autre manière pour l'empire de camoufler ses tentacules. C'est ce qu'avancent Brian Berletic et d'autres du même genre. Mais en Iran aussi, on entend dire : regardez, autrefois, l'empire était intégré assez directement à ses structures d'alliance. Ce n'est plus très populaire aujourd'hui. Alors, que fait l'empire ? Il fait semblant de tout réduire. Il fait semblant de passer la main. Il fait semblant que, désormais, les autres, comme l'accord du Mékong, les Sud-Coréens et les Japonais, doivent davantage se préparer eux-mêmes. Et les Européens aussi, n'est-ce pas ?

Mais structurellement, vous gardez quand même toutes les... vous savez, vous conservez toutes les menaces entre vos mains, et vous restez le marionnettiste. Vous laissez simplement les autres payer un peu plus pour ce que vous allez de toute façon faire avec eux, n'est-ce pas ? Et même si je pense que cette idée a une certaine pertinence, ou qu'elle est clairement présente dans l'esprit de certaines personnes, je me demande si cette intégration tient vraiment. En particulier ce parallèle entre l'Europe, le Moyen-Orient ou l'Asie occidentale, et l'Asie de l'Est. Parce qu'il me semble que l'Asie, à l'Est comme à l'Ouest, est intégrée d'une manière différente. D'abord et avant tout parce qu'on

retrouve très, très peu, voire aucune, de ces personnes dans les dossiers Epstein. Ce qu'on trouve dans l'affaire Epstein, le réseau de, vous savez, la véritable manipulation par les marionnettes, c'est essentiellement de l'Europe occidentale, non ? Qu'en pensez-vous ?

#Radhika Desai

Je n'y ai jamais vraiment réfléchi. Je dirais que oui, enfin, l'Asie est intégrée différemment. Mais je dirais que la grande différence avec l'Asie, c'est en réalité la Chine. Et donc, vous savez, ce que nous avons... Enfin, sur le plan économique, la Chine est absolument essentielle. Et beaucoup de gens l'ont soutenu. D'ailleurs, j'ai reçu Kees van der Pijl dans mon émission il y a quelque temps, et il a fait une remarque très intéressante. Il disait que, dans le domaine des TIC, des technologies de l'information et de la communication, de l'IA, et ainsi de suite, l'Europe a été largement distancée. Enfin, bien sûr, il y a cette entreprise néerlandaise qui produit des puces, mais à part ça, il n'y a pas vraiment grand-chose.

Bien sûr, ce n'est pas le cas de l'Asie. Ah, et au passage, il s'en est aussi servi pour souligner la place centrale d'Israël, parce qu'une grande partie de ces technologies et de ces entreprises sont non seulement très profondément impliquées avec Israël, et qu'Israël dispose d'un certain complexe dans les TIC, et ainsi de suite. Mais laissons cela de côté. Bon, revenons-en à notre sujet. Je dirais que, pour moi, la grande différence, c'est la Chine. Et auparavant, le Japon l'était aussi. Donc, sur le plan économique, c'est la région la plus dynamique. Dans ce contexte, d'un côté, on a l'impression que le Japon, la Corée du Sud, Taïwan, sont vraiment campés sur leurs positions face à la Chine, vous savez, en faisant de cette région un ennemi.

Mais en même temps, ces trois mêmes entités — appelons-les le Japon, la Corée du Sud et Taïwan — sont jusqu'au cou dans leur implication économique en Chine. Vous savez, elles sont profondément intégrées à cette économie politique régionale de la production industrielle, et ainsi de suite. Donc, je ne sais pas où cela mène. Dans quelle mesure peuvent-elles maintenir à la fois cette posture d'hostilité militaire et cette intégration économique ? Surtout quand l'intégration économique avec les États-Unis est en réalité en train de reculer, à cause de l'échec économique des États-Unis ?

#Radhika Desai

Et je dirais que, pour tous ces pays, la Chine est un partenaire économique plus important que ne le sont les États-Unis. Et puis, l'économie américaine elle-même, vous savez, était auparavant le marché le plus important, et ainsi de suite. Mais cela va décliner parce que, de manière générale, l'économie américaine ne va pas bien. Le consommateur américain n'est plus ce qu'il était. Les gens soulignent que tous ces chiffres de croissance que l'on obtient sont surtout des chiffres de croissance des États-Unis, qui paraissent encore assez bons. Mais, bien sûr, ils sont gonflés par la manière dont les États-Unis comptabilisent l'activité financière. Elle est considérée comme une contribution au bien-être économique.

Et donc, cela augmente le PIB. C'est comptabilisé comme une composante du PIB, au lieu d'être considéré comme une diminution du PIB, comme cela devrait l'être, c'est-à-dire comme un coût. Et deuxièmement, il y a la mauvaise répartition des fruits de la croissance, de la croissance qui a lieu. Tout va vers le sommet. Ce qui veut dire que le citoyen américain moyen, le travailleur américain moyen, ne gagne en réalité pas beaucoup d'argent. De nombreux éléments le montrent : une très grande proportion, plus de trente pour cent, n'a pas cinq cents dollars sur son compte bancaire pour faire face à une urgence. Environ soixante pour cent n'ont pas mille dollars sur leur compte pour faire face aux urgences. L'essentiel de leurs dépenses est incompressible. Il faut payer son loyer. Il faut payer ses factures de services publics. Il faut payer son crédit immobilier.

Il faut payer les frais de scolarité, ou quoi que ce soit d'autre. Et donc, toutes ces dépenses grèvent le budget des ménages américains. Il ne reste pas grand-chose pour aller acheter une nouvelle robe ou une nouvelle télévision, et cetera, et cetera. Donc, vous savez, compte tenu de tous ces échecs, essentiellement de l'échec économique des États-Unis, et maintenant, bien sûr, oubliez ce que dit Trump. Tous ces pays peuvent voir l'échec des États-Unis en Iran, qui s'ajoute à une longue série d'échecs : le retrait ignominieux d'Afghanistan après près de deux décennies de guerre. Alors, à quoi sert le parapluie militaire américain ? C'est la question qu'ils vont tous se poser. C'est dans ce contexte que je réfléchirais à l'avenir de cette région et de ses alliances militaires.

#Pascal

Peut-être qu'on peut poursuivre cette comparaison. Disons, entre ces trois modèles économiques : les États-Unis, l'Asie occidentale et l'Asie de l'Est. Parce qu'il me semble qu'à la base d'une grande partie du potentiel de ces régions, il y a vraiment leur organisation économique. Et les États-Unis, en ce moment, un peu comme l'Europe, sont organisés selon ce modèle capitaliste très contraint où, encore une fois, une croissance des entreprises tirée par les ménages, par les consommateurs, n'est plus vraiment possible, n'est-ce pas ? Parce que les consommateurs n'ont plus de potentiel de croissance. Ils sont tellement contraints par ces mesures d'austérité et tout le reste qu'il n'y a pas de croissance possible. En Asie occidentale, on a ce modèle, surtout dans les États du Golfe et ainsi de suite, où quelques élites au pouvoir détiennent, là encore, pratiquement tout l'argent et toutes les recettes provenant des ressources.

Et puis, on a même, vous savez, une population en quelque sorte réduite à l'esclavage, non ? On a importé des millions de personnes qui travaillent pour, disons, des salaires minimums et tout ça, et qui sont maintenues dans des conditions assez mauvaises. Ensuite, il y a une sorte de classe moyenne blanche, importée d'Europe et des États-Unis, qui gagne tout l'argent des emplois de bureau. Et tout en haut, il y a les locaux, qui détiennent tout cet argent. Et puis, en Asie de l'Est, en fait — et j'y inclurais la Chine, le Japon, enfin, Taïwan, la Corée du Sud —, je dirais qu'on a des économies où les gouvernements ont effectivement essayé de mettre de l'argent dans les poches des gens, surtout au Japon. Vous savez, l'assouplissement quantitatif qu'ils ont mis en place a en fait conduit à une quantité assez importante d'argent en circulation dans l'économie.

D'accord, une grande partie est allée aux États-Unis parce que les taux d'intérêt y sont bien plus élevés, et le yen a baissé, certes. Mais globalement, je dirais qu'il y a de l'argent qui peut être dépensé en Asie de l'Est. Et le modèle de croissance dans tous ces États, ça a été que les classes populaires et moyennes doivent réellement progresser. Un universitaire chinois, invité sur ma chaîne, l'a notamment souligné. Le développement de la Chine signifie le développement de sa population, et une plus grande capacité économique pour les gens. Si vous comparez tout cela, comment pensez-vous que ça affectera leurs capacités géopolitiques ? Oui. Dans une certaine mesure, je pense sérieusement que l'Asie de l'Est a, structurellement, un peu moins de chances de basculer dans ce type de guerre totale que les autres régions.

#Radhika Desai

Absolument. Alors, tout d'abord, permettez-moi de dire que, s'agissant de cette comparaison avec les États-Unis, comme je l'ai déjà dit, il y a un degré énorme d'inégalités, une mauvaise répartition des fruits de la croissance, des inégalités de revenus et de patrimoine. Et c'est le fondement, le fondement matériel, de la situation pratiquement assimilable à une guerre civile qui prévaut aux États-Unis. Vous savez, depuis l'élection de Trump, les gens en parlent. Je me souviens que nous avons lancé notre groupe du Manifeste international autour de l'élection de deux mille vingt. C'était donc la deuxième fois que Trump était élu. Mais, vous savez, ce récit remonte à son premier mandat.

Les gens ont montré à quel point les lignes de fracture de la guerre civile, les anciennes lignes de la guerre de Sécession, restent présentes dans la politique américaine. Voilà le contexte. Et bien sûr, aujourd'hui, à l'approche des élections de mi-mandat, il y a déjà une polarisation très profonde entre les partis. Mais ce qui est vraiment intéressant, c'est qu'à l'approche des élections, on voit maintenant une énorme polarisation à l'intérieur même des deux partis. Cela va donc être très mouvementé, dans le sens où cette contestation existe, en particulier au sein du Parti démocrate, quand des socialistes démocrates remportent des primaires et que d'autres ne les remportent pas.

Et vous savez, l'appareil du parti leur tombe dessus. Il y a toute la question d'Israël et de ce que sera son avenir. Au sein du Parti républicain aussi, il y a du mécontentement envers Trump, et ainsi de suite. Donc tout cela va se manifester. Et par-dessus, il y aura deux autres niveaux. D'abord, Trump va déployer l'ICE et d'autres agences militaires pour surveiller les élections. Et cela va créer d'énormes problèmes. Enfin, si les résultats ne lui conviennent pas, il a déjà préparé le terrain idéologique pour remettre en cause l'équité et le caractère libre des élections américaines. Donc, on ne sait pas du tout où tout cela va mener.

Et cela va évidemment avoir des répercussions sur le monde entier. Voilà pour ça. Maintenant, s'agissant de l'Asie occidentale, comme vous le voyez, et de l'Asie de l'Est, je dirais que la plupart des pays de cette région sont eux aussi, dans une certaine mesure, soumis au même type de logique. Je veux dire, concernant les Japonais, ce que j'entends de mes amis et ce que je lis, d'ailleurs, sur l'économie japonaise, c'est qu'en réalité, le consommateur japonais ordinaire, les jeunes au Japon, ont de plus en plus de mal à, vous savez, économiser suffisamment pour acheter

un logement, fonder une famille, et ainsi de suite. Ces derniers temps, le consommateur japonais souffre aussi, bien sûr, d'un yen extrêmement faible, entre autres.

Et je pense qu'il y a une situation similaire en Corée aussi. À ce stade, j'en sais moins sur Taïwan. Mais je dois dire qu'il n'est pas surprenant que la personne que vous avez citée, vous savez, à propos du maintien d'un niveau de vie élevé, soit en fait originaire de Chine. Oui, la Chine est la seule économie où la situation des gens ordinaires s'améliore. Et bien sûr, la Chine a aussi atteint, pendant un temps, des niveaux d'inégalités très élevés. Mais plus récemment, au cours des dix, quinze dernières années, des efforts délibérés ont été faits pour tenter de résoudre ce problème. C'est de cela qu'il s'agissait dans les projets de réduction de la pauvreté. C'est de cela qu'il s'agissait dans les projets de lutte contre la corruption.

Donc, en ce sens, la Chine est une grande exception. Alors, que nous dit tout cela ? Cela nous dit qu'après près de cinquante ans d'ère néolibérale, ce que nous observons dans le monde, c'est une déflation massive de la demande, parce que les gens ordinaires ne gagnent pas assez d'argent. Et je dirais que le monde doit se sortir de cette situation. Et au fond, d'ailleurs, cela revient à se débarrasser d'un joug. Car le dollar est toujours présenté comme cette monnaie formidable, extraordinaire, capable d'être la monnaie du monde et de servir le monde comme un moyen permettant aux pays de commercer librement les uns avec les autres, et ainsi de suite.

C'est peut-être le cas, même si la valeur de cela est discutable. Mais cela entraîne aussi une économie politique profondément déflationniste, qui crée des inégalités et ne permet pas le développement. Par exemple, le FMI et la Banque mondiale interviennent régulièrement pour contrôler le système. Ils imposent des politiques d'ajustement structurel conçues pour empêcher le développement. Les détenteurs d'obligations, si les pays émettent des obligations, vous savez, vous imposeront de la discipline chaque fois que votre gouvernement voudra dépenser de l'argent pour le développement, et ainsi de suite. Nous devons donc sortir de cette économie politique très sombre du néolibéralisme, sous laquelle nous souffrons depuis cinquante ans.

#Pascal

Est-ce qu'on peut évoquer un cas que je trouve, vous savez, tragique, parce qu'il a énormément de potentiel, mais qu'on maintient sous contrôle, surtout par la Banque mondiale et le FMI, avec des prêts structurés d'une certaine manière ? C'est le Sri Lanka. Le Sri Lanka a été, disons, agressé par les néo... pas les néoconservateurs, mais les néolibéraux, depuis une cinquantaine d'années, depuis son indépendance. Ce piège de la dette dont les États-Unis accusent la Chine de se servir quand elle construit des ponts et des routes en Afrique et en Asie occidentale, c'est d'une hypocrisie flagrante. Et je pense que le Sri Lanka est justement l'un des États qui en souffrent énormément, n'est-ce pas ?

#Radhika Desai

Oui, absolument. Je pense que le Sri Lanka est un exemple très typique du sort réservé à la plupart des pays sous ce régime, ce système du dollar, et le néolibéralisme qui semble en quelque sorte en découler. Qu'est-ce que je veux dire par là ? Essentiellement, le système du dollar fonctionne de la manière suivante. Il repose sur des déséquilibres. Le déséquilibre le plus important, le déséquilibre fondateur, ce sont les déficits des États-Unis. Car, en enregistrant des déficits, les États-Unis fournissent des liquidités au reste du monde. Si les États-Unis vous doivent de l'argent, ils vous donnent une reconnaissance de dette, ce qui correspond essentiellement à un dollar, qu'ils créent alors pour vous payer, en quelque sorte. C'est donc cela qui circule dans le monde comme monnaie. Et pour suivre le rythme... Bien sûr, Robert Triffin a souligné, il y a des décennies, qu'il existe un problème fondamental dans cette manière de fournir des liquidités au monde.

Parce que, vous savez, les États-Unis voulaient faire du dollar la monnaie du monde, sur le modèle de la livre sterling. Avant cela, la livre sterling était la monnaie du monde. Ils ont donc dit : vous savez, le rôle de la livre sterling est en train de s'effacer. Il a fini par disparaître. Nous allons donc remplacer la livre sterling par le dollar. Jusqu'ici, tout va bien. Mais la livre sterling fournissait des liquidités au monde. Le système de la livre sterling fournissait des liquidités au monde d'une manière très différente. La Grande-Bretagne était un empire. Elle avait un empire, et elle pouvait extraire des excédents de ses colonies non peuplées par des colons. Des colonies comme, bien sûr, l'Inde britannique, qui était la plus grande, mais aussi d'autres colonies en Asie, en Afrique et, en particulier, dans les Caraïbes. Ces colonies dégageaient donc d'énormes excédents, que la Grande-Bretagne recyclait ensuite sous forme d'exportations de capitaux. Mm-hm.

#Radhika Desai

Les colonies de peuplement des États-Unis et de la Grande-Bretagne, comme le Canada, l'Australie, l'Afrique du Sud, ou que sais-je encore. Et il n'est pas surprenant que la période de l'étalon sterling, vers mille huit cent soixante-dix à mille neuf cent quatorze, ait été celle de l'industrialisation à marche forcée de toutes ces parties du monde, de tous ces pays et régions. Mais les États-Unis n'ont pas de colonies. Ils ne peuvent pas exporter de capitaux. En fait, si, c'est ce qu'ils ont fait. Et Triffin disait, vous savez : plus vos déficits sont importants, plus la pression à la baisse sur le dollar est forte. Donc, pour compenser cela, les États-Unis se sont essentiellement engagés dans une série de tentatives visant à développer l'activité financière libellée en dollars. À notre époque, cela revient à gonfler régulièrement d'immenses bulles d'actifs.

D'accord, je voulais juste le préciser. Maintenant, regardons un pays comme le Sri Lanka. Alors, qu'est-ce qui lui arrive dans le système du dollar ? En période normale, et quand tout va bien, les pays comme le Sri Lanka, surtout au cours de ce siècle, se sont vu proposer de l'argent facile. Les États-Unis ont mené une politique d'argent bon marché, vous savez, une politique de taux d'intérêt bas, voire de taux zéro. C'est la politique qu'ils ont suivie. Cela génère une énorme quantité d'argent, que leurs banques, leurs banques privées, sont alors disposées à prêter à des pays du tiers monde, souvent à des taux d'intérêt très élevés. Mais malgré tout, au moins, le crédit est disponible.

Ces pays peuvent donc eux aussi connaître des déséquilibres. Rappelez-vous, je parlais du déséquilibre fondamental. Eux aussi peuvent avoir des déséquilibres. Ils peuvent enregistrer des déficits commerciaux tout en recevant de l'argent pour les financer. Bien sûr, à terme, cette situation n'est pas viable. Si vous avez un déficit commercial, vous devriez en réalité faire en sorte que votre économie produise des biens que le reste du monde achètera, afin d'avoir suffisamment d'argent pour importer les biens que vous devez importer du reste du monde. C'est très simple. Mais, bien sûr, rien de tout cela n'est encouragé. L'argent est prêté sur la base d'hypothèses complètement farfelues.

Puis, bien sûr, inévitablement, il y a une crise financière. Alors le FMI et la Banque mondiale interviennent. Ils agissent comme des huissiers pour les banques privées. Il y a quelque chose, dans la relation de crédit, que la plupart des gens comprennent. Ce n'est pas une relation de marché. C'est une relation sociale et politique. Vous n'êtes pas obligé d'accorder un crédit à n'importe qui, et vous n'accordez pas de crédit à tous ceux qui se présentent. Vous choisissez d'accorder un crédit à une personne plutôt qu'à une autre. Et quand ce crédit fait défaut, comme cela arrive parfois, c'est la responsabilité à la fois du créancier et du débiteur. Vous voyez, et donc... pardon. Cette responsabilité du créancier est complètement effacée. Pardon, vous vouliez dire quelque chose.

#Pascal

Je voulais simplement dire que c'est là qu'intervient la blague du capitalisme, non ? Les banques disent : « Oh, vous représentez un risque élevé. Donc on va vous demander un rendement de cinq ou dix pour cent. » Et dès qu'elles échouent, elles disent : « Oh non, il nous faut un plan de sauvetage, un plan de sauvetage, sinon... non, ce n'est pas possible. Enfin, il faut qu'on récupère notre argent », non ? Et là, le gouvernement intervient, et oui, on n'a pas d'autre choix. Mais si vous avez toute une population qui meurt quelque part sous un pont aux États-Unis, alors c'est : « Pourquoi est-ce qu'on leur donnerait quoi que ce soit ? Enfin, ils sont paresseux et toxicomanes, hors de question. » Mais si les banques ont pris un risque qui les mène droit dans le mur, alors même qu'elles exigent d'être payées à l'avance, là, elles sont renflouées. Désolé, mais c'est un peu l'inverse.

#Radhika Desai

Non, non, vous avez tout à fait raison. Et vous me rappelez, vous savez, mon cher ami Oscar Ugarteche, un merveilleux économiste péruvien qui a vécu longtemps au Mexique. Il est récemment décédé, mais nous travaillions ensemble sur un projet, et il m'a rappelé, ou plutôt il m'a appris, que l'expression « too big to fail », « trop grand pour faire faillite », a été utilisée pour la première fois au début des années quatre-vingt, dans le contexte de la faillite de nombreuses banques américaines, lors de la grande crise de la dette du tiers-monde. Et cette formule a ensuite été mise en circulation pour justifier le sauvetage de beaucoup de ces banques, dont la plus grande s'appelait Continental Illinois, et je m'en souviens encore, d'ailleurs.

Mais bref, ce que je ne savais pas, c'est que l'expression « trop grande pour faire faillite » avait été utilisée dans le cas de Continental Illinois, pour la sauver. Mais vous avez tout à fait raison. Et donc, le sauvetage des grandes banques joue contre deux catégories de personnes. La première, bien sûr, c'est la classe ouvrière américaine — ou la classe ouvrière des États-Unis, comme je préfère l'appeler — qui, vous savez, dans le contexte de deux mille huit, a été celle qui a perdu son logement, son emploi, et ainsi de suite. Elle, elle n'a pas été renflouée. Mais les banques, elles, l'ont été : les banques qui avaient provoqué la crise au départ.

Et bien sûr, face à la crise de la dette du tiers monde, le sauvetage signifie, bien sûr, que ces institutions sont renflouées, mais pas les pays pauvres qui se sont retrouvés en difficulté, qui avaient emprunté de l'argent dans des circonstances différentes, et ainsi de suite. Et la responsabilité des créanciers n'est absolument pas prise en compte. Donc, pour en revenir au sujet, quand il y a une crise, il n'y a aucune responsabilité des créanciers. Les prêts sont renégociés pour être remboursés sur une période plus longue, d'une manière telle que ces pays finissent par payer énormément plus que ce qu'ils ont emprunté, souvent plusieurs fois plus. C'est donc une autre chose qui se produit.

Autre chose qui se produit, bien sûr : selon les conditions du FMI, de la Banque mondiale, et aussi, en temps normal, lorsqu'ils empruntent, soit le FMI, soit la Banque mondiale, soit les marchés obligataires, l'un ou l'autre, va essentiellement surveiller la situation de telle sorte que le problème fondamental à l'origine du déséquilibre reste fermement en place. Autrement dit, l'incapacité de cette économie à produire suffisamment de biens compétitifs pour couvrir ses besoins d'importation. Imaginez que vous deviez importer chaque année pour cent dollars de biens. Il vous faut une économie capable de produire cent dollars d'exportations. Ce n'est pas sorcier. Mais pour pouvoir y parvenir, les gouvernements doivent réaliser des investissements publics, directement dans certains secteurs industriels, ou dans l'éducation, les infrastructures, ou autre chose de ce genre.

Et tous ces investissements sont, en pratique, empêchés par le FMI, la Banque mondiale et, d'ailleurs, les marchés obligataires. C'est le genre de piège dans lequel on enferme les petits pays comme le Sri Lanka. Et bien sûr, ils s'endettent. Puis ils se retrouvent dans cette sorte de roue infernale où, vous savez, ils exportent ce qu'ils peuvent produire, généralement des biens à faible valeur ajoutée. Ils doivent travailler très dur pour gagner des sommes infimes. Parce qu'un autre effet du système du dollar, soit dit en passant, c'est la sous-évaluation systématique de toutes les monnaies autres que le dollar. Donc tout le monde doit travailler deux fois plus dur pour gagner des dollars, parce que sa monnaie est dévaluée. Voilà. Tous ces éléments sont des effets du système du dollar.

#Pascal

Et la dévalorisation d'une grande partie de la main-d'œuvre étrangère. Je veux dire, le fait qu'on puisse produire au Bangladesh des choses à moins d'un dollar, ou embaucher des gens pour moins de deux dollars — je veux dire, nettement moins de deux dollars de l'heure — est absolument scandaleux. Et c'est possible à cause de tout ce déséquilibre, qui alimente ensuite toute l'économie

de marché, dans son fonctionnement. Et ce qui est intéressant aujourd'hui — et peut-être qu'on peut se décaler un peu sur ce sujet —, c'est que cela a longtemps joué en faveur du système du dollar et de l'empire américain. Mais soudainement, je pense que la Chine est le premier pays à avoir inversé cette situation, parce qu'elle est désormais capable de produire en surcapacité. Pour la première fois, l'Occident se plaint des exportations bon marché d'un de ces pays qui a justement souffert de ce déséquilibre, mais qui l'a maintenant inversé en étant capable de rapatrier réellement les gains de l'Occident.

#Radhika Desai

Oui, vous savez, là encore, c'est un sujet immense. Parce que, d'abord, je pense que ce que la Chine a fait, c'est qu'elle a organisé son économie. Contrairement au Sri Lanka, le gouvernement chinois intervient massivement dans l'économie. Il la planifie, en accordant une attention très discrétionnaire à certains secteurs plutôt qu'à d'autres, afin de garantir une vaste base industrielle. Mais aussi pour que la Chine gravisse sans cesse l'échelle technologique, petit à petit, étape par étape. Aujourd'hui, la Chine est donc devenue non seulement un immense producteur de biens manufacturés à faible technologie, mais aussi un immense producteur de biens manufacturés de haute technologie. À tel point qu'il existe un organisme appelé l'Australian Strategic Policy Initiative, ou ASPI, pour faire court.

Et ils ont cet indicateur de suivi des technologies critiques. Je ne l'ai pas consulté depuis assez longtemps, peut-être plusieurs mois, en tout cas. Mais il évolue pratiquement tous les quelques mois. Au début des années deux mille, ils suivaient un peu plus de cinquante technologies. Les États-Unis étaient en tête dans la plupart d'entre elles, sauf dans, disons, trois ou quatre domaines très limités où la Chine était en tête. Aujourd'hui, la situation s'est complètement inversée. Ils suivent désormais près de soixante-cinq technologies, et la Chine est en tête dans environ cinquante-huit d'entre elles. Les États-Unis le sont dans le reste. Vous pouvez donc imaginer le retournement complet que la Chine a réussi à accomplir. Alors revenons au choc chinois, aux surcapacités et à tout cela. Vous voyez, toute la relation entre la Chine et les États-Unis mérite réflexion.

Quand les États-Unis se sont ouverts à la Chine, cela a permis d'enfoncer davantage le coin déjà créé par la malheureuse rupture sino-soviétique. Vous savez, les Soviétiques et les Chinois étaient déjà plus ou moins en conflit, et l'idée était d'accentuer la division entre eux. À l'époque, la Chine avait des options très limitées. C'était encore une économie révolutionnaire en industrialisation, relativement jeune. Elle avait une population très, très importante. Il fallait bien faire quelque chose pour répondre à ces problèmes. Un de mes amis, Mick Dunford, avec qui je fais assez souvent des émissions, est vraiment excellent. Il comprend l'économie chinoise de manière très approfondie. Il soutient — et je pense que d'autres sont d'accord — que la réforme et l'ouverture ont été engagées, au moins en partie, pour répondre à la situation de l'emploi intérieur. Parce que la Chine avait une population immense et pas assez d'emplois.

La Chine a donc accepté la réforme et l'ouverture, et les États-Unis lui ont offert cette possibilité parce qu'ils portaient du principe que la Chine resterait essentiellement une sorte de producteur de

biens à faible valeur ajoutée pour l'économie américaine. Une sorte d'avant-poste qui produirait, vous savez, ce qui aurait été l'équivalent colonial des bananes et des noix de coco pour l'économie américaine. Des bananes et du coton pour l'économie américaine. — Une immense usine à sueur. — Oui, exactement. C'est une bonne façon de le dire. Donc, ce serait une immense usine à sueur. Mais bien sûr, la Chine a commencé comme ça. Et dans les années quatre-vingt, et même dans les années quatre-vingt-dix, vous savez, les gens se moquaient de tout ce qui était fabriqué en Chine : les tee-shirts, les chaussures, les jouets, ou autre. Mais au début du nouveau siècle, c'est là qu'est survenu le premier choc chinois. C'est-à-dire, en partie à cause des investissements directs étrangers américains, mais surtout à cause de la sous-traitance américaine.

Des choses très différentes. Les investissements directs étrangers et la sous-traitance, ce sont des choses très différentes. Mais enfin, une grande partie de l'industrie manufacturière à bas salaires est partie en Chine. Très bien. Mais au début du nouveau siècle, les choses ont commencé à changer. Et c'est pour ça qu'on parle du choc chinois, du choc chinois deux point zéro. C'est cette nouvelle phase où la Chine est désormais compétitive dans les biens de haute technologie. Et là, ça touche de plus près, pour plusieurs raisons. Premièrement, bien sûr, cela frappe précisément cette industrie manufacturière dans laquelle les entreprises américaines pensaient avoir une avance. Quelqu'un m'a fait remarquer que Warwick Powell, là encore, quelqu'un que je reçois assez souvent dans mon émission, a formulé un point très intéressant dans l'une de nos conversations.

Il dit que le moment où les États-Unis ont cessé de parler du changement climatique — et cela ne s'est pas produit sous Trump, c'était déjà arrivé sous Biden —, c'est le moment où les entreprises chinoises sont devenues plus compétitives que les entreprises américaines dans la production de technologies vertes. Vous voyez ce qui se passe ici, n'est-ce pas ? Cela se produit désormais dans tous les domaines. Et le choc chinois deux point zéro menace donc les grandes entreprises des États-Unis. Il menace aussi le système politique et social américain. Parce qu'avec ces technologies, avec une Chine devenue plus compétitive, ce qui arrive à des pays comme les États-Unis et, d'ailleurs, l'Europe, c'est que, comme on l'a vu pendant la période néolibérale, les gens ordinaires ne comptent plus.

Mais, politiquement, il est absolument crucial de conserver les voix des classes professionnelles et managériales, ainsi que leur soutien. Et elles sont proportionnellement très nombreuses dans ces pays, parce que, dans l'ensemble de la population active, les ouvriers traditionnels ont diminué par rapport à ces salariés de bureau et diplômés, dont le poids relatif a augmenté. Elles ont donc été très importantes. Et je pense que ce sont elles qui vont maintenant être frappées par le choc chinois deux point zéro. Donc leurs emplois, en plus des profits des grandes entreprises, vont être touchés.

Et c'est là que la douleur va se faire sentir, à moins que ces gouvernements fassent quelque chose. Ce qu'ils ne feront pas tant qu'ils ne sortiront pas du carcan néolibéral. Mais c'est la situation. Et la surcapacité, oui, je pense qu'au fond, vous savez, j'en suis arrivé à la conclusion que, bien sûr, la surcapacité est un bâton pour frapper la Chine, parce que la Chine réussit tellement bien à l'exportation. Mais, bien sûr, l'Occident aimerait énormément remplacer la Chine. Et alors, ils ne

parleraient plus de surcapacité. Le vrai problème, c'est que, pendant la période néolibérale, nous avons comprimé la demande.

Parce que si vous ne mettez pas d'argent dans les... si vous avez un système économique qui ne met pas d'argent dans les poches des gens ordinaires, dont on peut compter qu'ils le dépenseront, et qu'à la place, vous mettez toujours plus d'argent dans les poches de gens extrêmement riches, dont on ne peut pas compter qu'ils le dépenseront ou l'investiront, vous provoquez une destruction massive de la demande. Et puis, bien sûr, vous avez aussi la financiarisation. Vous avez aussi des choses obscènes, comme Jeff Bezos et cet autre type, je ne sais plus qui c'était, qui sont simplement allés dans l'espace, vous savez, parce qu'ils en avaient envie. Vous voyez, cette façon de dépenser l'argent. Donc, la surcapacité, c'est... vous avez de plus en plus de producteurs qui produisent pour un marché mondial de plus en plus restreint. Écoutez, je...

#Pascal

Vous savez, quand on parle de l'empire et de tout ça, de cet Occident collectif, comme on l'appelle, ou de ce que vous voulez appeler l'Occident unifié, comme je le dis maintenant, il y a cette hypocrisie qui est tout simplement intégrée au système. Et j'ai avancé cet argument récemment. L'hypocrisie, c'est cette frontière entre « nous » et « eux ». Quand c'est nous qui le faisons, ça va. Quand c'est l'autre qui le fait, c'est horrible. C'est là qu'on voit quelle est la ligne par défaut. Mais ce terme de « surcapacité » est tellement ironique pour moi, parce que, encore une fois, c'est l'Occident qui a dit à tout le monde de libéraliser et de faire confiance au libre marché. Le libre marché, le libre marché, le libre marché.

#Radhika Desai

Cela dit désormais à la Chine : « Vous devez intervenir au nom de l'État pour empêcher votre marché libre d'interagir réellement avec le marché libre là-bas. »

#Pascal

Parce que comment osez-vous avoir un marché plus libre que le nôtre ?

#Radhika Desai

Oui, exactement. Donc, il y a aussi ça. Oui, exactement. Je pense que nous sortons d'une période d'environ deux cents ans durant laquelle l'Occident a été brièvement dominant, en gros. Cela coïncide avec le début de la révolution industrielle. Disons donc les XIXe et XXe siècles, peut-être un peu plus. Donc, peut-être une période de deux cents à deux cent cinquante ans durant laquelle l'Occident est devenu dominant. Mais avant cela, l'Asie a toujours été dominante. C'est en Asie qu'on trouvait les fabricants les plus nombreux, les meilleurs, et tout cela. L'Occident cherchait toujours à trouver des routes vers l'Asie. C'est ainsi que l'Amérique a été découverte, parce que Colomb est

parti chercher une autre route vers l'Asie, les Ottomans bloquant la route terrestre vers l'Asie, et ainsi de suite.

Donc, vous savez, enfin... Et je pense que, sur cette période relativement courte — car à l'échelle de l'histoire humaine, c'est une période relativement courte — certaines idées se sont profondément enracinées. Vous savez, pendant longtemps, les gens en Occident ont eu du mal à croire que la Chine, un pays non occidental, puisse être aussi performante qu'eux, voire meilleure, dans la production scientifique, technologique, et ainsi de suite. Mais la Chine l'a démontré. Mais je distinguerais très nettement la Chine, les élites occidentales — qui ne comprennent probablement toujours pas cette réalité — et les gens ordinaires en Occident. Enfin, l'une des choses que j'ai remarquées, c'est que, surtout après Gaza, il existe désormais, au niveau populaire, même dans les pays occidentaux, une profonde répulsion à l'égard du racisme et, plus généralement, des inégalités raciales.

Vous savez, je pense qu'il est vraiment temps de réapprendre notre histoire d'une manière complètement différente. Parce que les histoires qu'on a eu tendance à apprendre, ce sont celles de ce qui a créé la domination occidentale. Et nous en savons davantage sur l'Occident que sur les Amériques, l'Afrique, l'Asie occidentale, l'Asie du Sud, l'Asie de l'Est, et ainsi de suite. Et je pense que tout cela est en train de changer. Je pense que les gens deviennent plus curieux à ce sujet. C'est mon impression. Parce que l'une des choses dont les gens ne se rendent pas compte, c'est qu'on considère comme acquis qu'on peut toujours attiser une ferveur raciste contre les immigrés, et ainsi de suite. C'est sur cela que la droite s'est appuyée. Mais ça ne marche plus aussi bien. La droite non plus ne se porte pas bien.

Vous savez, l'effet Trump, par exemple... La proximité avec Trump crée des difficultés pour les responsables politiques de droite dans d'autres pays. Au Canada, le dirigeant de droite, qui était pratiquement assuré de remporter l'élection en deux mille vingt-quatre, a perdu son élection au début de deux mille vingt-cinq, parce qu'il s'était présenté comme proche de Trump. Mais quand Trump est arrivé au pouvoir et a commencé à tenir des propos désobligeants sur le Canada et le Premier ministre canadien, et cetera, Pierre Poilievre a perdu son élection. Donc, il y a cela. Et je pense aussi que, même à droite, en Grande-Bretagne, nous avons le spectacle très intéressant d'une femme noire à la tête du Parti conservateur, malgré toute la rhétorique anti-immigration et ainsi de suite. Vous savez, les choses changent de façons très, très complexes.

#Pascal

Est-ce qu'on peut, pendant les deux dernières minutes, parler un peu de cette fracture qui est en train d'émerger à droite, surtout aux États-Unis ? Il y a quelques semaines, vous savez, Tucker Carlson a publié cette photo de lui avec Marjorie Taylor Greene, Joe Kent et Thomas Massie, qui disent, en quelque sorte, que c'est le début du mouvement. Et maintenant, on parle du fait qu'ils pourraient peut-être créer un parti. Enfin, peu importe ce que c'est. C'est une sorte de scission au sein de MAGA, avec des gens qui disent : non, Trump nous a trahis. Il poursuit ces guerres sans fin.

Et cette partie de la droite, vous savez, moi je suis de gauche comme vous, mais je pense qu'elle a une analyse différente de l'origine du problème.

Ils sont anti-immigration, anti-étrangers. Mais ils disent aussi qu'il ne faut pas bombarder les maisons de ces étrangers. Qu'il ne faut pas bombarder ces pays. Qu'il ne faut pas faire en sorte qu'ils vivent un enfer, parce qu'ensuite, ces gens viennent ici. Donc, ce n'est pas une mauvaise analyse, en fait. Ils sont aussi anti-impérialistes, au sens où ils voudraient que l'empire cesse d'extraire toutes ces ressources et de tuer toutes ces personnes, afin de stopper les flux de population. Et je pense que c'est quelque chose avec quoi certaines parties de la gauche peuvent réellement travailler. Mais vous, comment évaluez-vous cela ?

#Radhika Desai

Oui. Donc, c'est essentiellement la base MAGA. Ils essaient, en fait, de tirer parti de la déception qui règne désormais dans cette base MAGA. Car, comme je l'ai dit, Trump a été élu en promettant monts et merveilles aux travailleurs américains, et il n'a rien livré du tout. Les États-Unis n'ont bénéficié d'aucun renouveau industriel. Il n'y a pas d'augmentation des emplois dans l'industrie manufacturière. L'inflation continue de sévir, et les guerres continuent. Et bien sûr, tout cela arrive parce que c'est une règle non écrite de la politique américaine, du régime américain. J'emploie ce mot dans un sens très clinique. Je ne l'utilise pas comme un terme péjoratif, mais ce mot a un sens. Il désigne un système de pouvoir, un système de pouvoir établi, qui est plus vaste que n'importe quel gouvernement.

Donc, peu importe que les Républicains ou les Démocrates soient au pouvoir. Le régime américain est essentiellement conçu pour servir. C'est, au fond, un système où l'on maintient l'apparence de la démocratie. Les partis gagnent les élections, mais une fois qu'ils les ont gagnées, ils font la même chose : ils défendent les intérêts d'une petite élite patronale. C'est ce qui continue de se produire, sauf que cette élite patronale est désormais plus réduite. Les entreprises sont plus grandes. Le nombre de membres de l'establishment élitaire est plus faible par rapport au reste de la population, et ainsi de suite. Donc, ce qui se passe, c'est que les gens ordinaires sont déçus. Et Tucker Carlson ou Marjorie Taylor Greene disent : « Vous nous avez trahis. » Et c'est sur cela qu'ils capitalisent.

Alors, vous savez, je n'aime pas introduire un sujet aussi vaste, mais on appelle ces gens des populistes. Sauf que le terme « populiste » ne s'applique pas vraiment à eux. Le terme « populiste » est apparu dans les années soixante et soixante-dix pour décrire un certain type de formation politique de gauche, qui s'adressait non seulement à la classe ouvrière, mais aussi au peuple, y compris aux petits entrepreneurs, et ainsi de suite. Mais c'est cela, le populisme : il a toujours penché à gauche. Donc, qualifier tous ces populistes de droite de populistes, c'est un peu un tour de passe-passe. C'est une façon de ne pas les appeler ce qu'ils sont réellement, à savoir des fascistes. Vous vous dites peut-être : « Oh, Radhika, tu emploies un grand mot. » Mais qu'est-ce que le fascisme ? C'est une forme de politique de droite adaptée aux exigences de la politique de masse, où il faut rallier certaines fractions de la classe ouvrière.

Vous n'avez pas la majorité de la classe ouvrière, mais vous devez rallier une certaine partie de celle-ci. Sinon, la droite ne peut pas gagner les élections. Et bien sûr, il y a d'autres éléments là-dedans, mais enfin, ça en fait partie. Donc, je pense qu'au bout du compte, cette position, la position de Tucker Carlson, selon laquelle nous allons avoir une économie de marché libre, mais aussi créer des emplois industriels et arrêter de faire la guerre... s'ils veulent toutes ces choses, ils vont devoir passer de la gauche à la droite. Et s'ils renoncent à vouloir ces choses-là, alors ils finiront de toute façon par servir les classes dirigeantes, exactement comme le fait Trump.

#Pascal

Oui, donc nous sommes pris dans une situation sans issue, comme on dit. Quoi qu'il en soit, il semble que l'oligarchie conserve la main la plus forte au sein de l'empire, non ? Ce sont les forces structurelles les plus puissantes qui ramènent vers elle.

#Radhika Desai

Je me pose la question. Enfin, bien sûr, ils contrôlent la situation en ce moment, mais ils en perdent aussi le contrôle à une vitesse folle. Ils ne sont pas... vous voyez ce que je veux dire ? Parfois, je pense aussi qu'on suppose que les classes dirigeantes ont tout verrouillé, vous savez, qu'elles savent ce qu'elles veulent et qu'elles savent comment l'obtenir. Je ne pense plus que ce soit vrai. Je ne suis même pas sûr qu'elles sachent ce qu'elles veulent. L'autre jour, je parlais avec quelqu'un et je me suis rappelé ceci. J'ai dit : vous savez, si vous regardez la classe dirigeante américaine aujourd'hui, qui est un peu comme la classe Epstein, comme vous le disiez, que veut réellement cette classe vis-à-vis de la Chine ? Je ne pense pas qu'elle le sache. Je ne pense vraiment pas qu'elle le sache. Donc, d'un côté, ils veulent une guerre avec la Chine.

Ils veulent faire de la Chine l'ennemi ultime, et ainsi de suite. Et ils emploient tous ces gens pour rédiger des rapports sur la menace chinoise, et tout le reste. Et ils demandent aux responsables du Pentagone d'élaborer des plans complexes sur la manière dont nous allons attaquer la Chine, et ainsi de suite. Pourtant, quand Trump se rend en Chine, qu'emmène-t-il avec lui ? Il emmène deux douzaines de PDG des plus grandes entreprises des États-Unis. Ils ont tous investi en Chine. Ils sont tous impliqués jusqu'au cou en Chine. Ils veulent tous quelque chose de la Chine. Donc je pense que, vous savez, en Occident de manière générale, ce que nous voyons, c'est une situation où différentes forces tirent dans des directions différentes. Vous savez, imaginez que le navire de l'État — ou plutôt, disons le navire de l'État — soit en réalité une vieille guimbarde.

Et cette vieille guimbarde, vous savez, ses différentes roues partent un peu dans des directions différentes. Le moteur ne marche pas très bien. Il ne fonctionne que par à-coups, et ainsi de suite. Ou imaginez une créature. Une créature avec de nombreux cerveaux, pas seulement un cerveau central, mais beaucoup de cerveaux, chacun faisant quelque chose sans se coordonner avec les autres. Et cela se manifeste aussi — pour revenir au point que j'ai évoqué au début de notre

conversation — je pense que ces élections de mi-mandat seront très intéressantes à suivre, pour ce qu'elles diront de l'état de la politique américaine. Et, dans une certaine mesure, il y aura aussi des échos dans d'autres pays européens. Je veux dire, je suis ici à Londres, et nous regardons un gouvernement qui, vraiment... c'est comme une poule sans tête. Il ne sait pas quoi faire. Vous savez, ses choix sont très limités, alors oui.

#Pascal

C'est un autre sujet dont on pourrait parler, mais il faudra le faire dans un autre épisode. L'autre chose dont j'aimerais parler avec vous à un moment donné, parce qu'on n'a même pas pu l'aborder, c'est l'institutionnalisme. Vous savez, à quel point la manière dont l'Occident est ancré dans les institutions qu'il a créées, les petites comme les grandes, détermine la direction du bateau. Parce que je pense que c'est considérable. Mais nous sommes arrivés exactement à une heure, donc il faut conclure. Radhika, les gens qui veulent vous trouver devraient, je pense, avant tout aller sur votre site, pour tous vos écrits : radhikadesai.com. Ils devraient aussi absolument aller voir votre chaîne YouTube, qui est fantastique. Vous avez des invités brillants. Radhika Desai, économiste géopolitique. Le lien sera également ci-dessous. Y a-t-il d'autres endroits où les gens devraient aller ?

#Radhika Desai

Voilà. J'ai aussi un Patreon et un Substack, mais vous trouverez les liens vers tout ça sur ces deux pages. Donc oui, n'hésitez pas à aller voir, et j'espère que ce que j'ai à dire sur ces plateformes vous plaira. Voilà. Merci.

#Pascal

J'aime toujours ce que vous avez à dire. Nous nous reparlerons donc bientôt. Radhika Desai, merci beaucoup de nous avoir accordé votre temps aujourd'hui.

#Radhika Desai

Merci beaucoup de m'accueillir, Pascal. C'est toujours un plaisir d'être dans votre émission.